

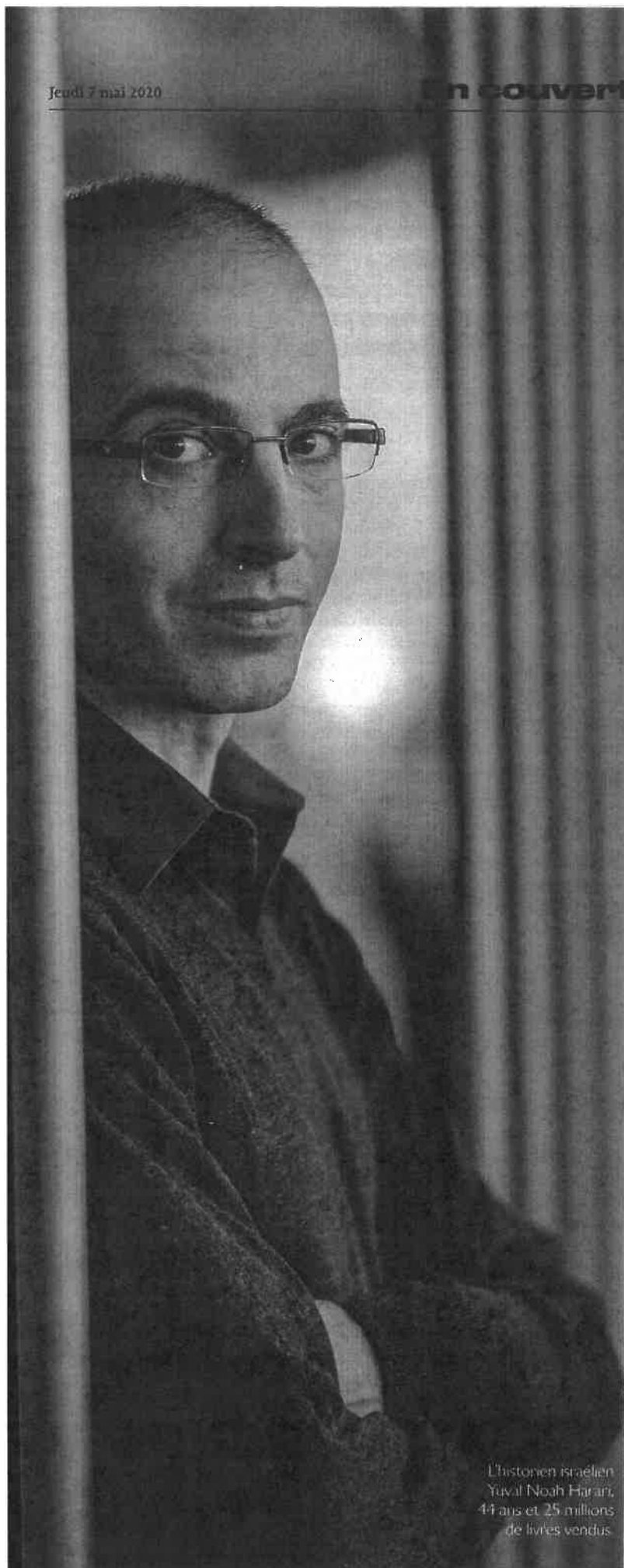
# Focus

YUVAL NOAH HARARI

# « L'information et la coopération plutôt que le repli sur soi »

Dans son best-seller *Homo deus*, l'historien israélien dessinait le monde de demain. Comment la crise sanitaire qui secoue aujourd'hui l'humanité va-t-elle rebattre les cartes ? L'intellectuel évoque le pire comme le meilleur des scénarios, et met en garde contre l'isolationnisme et l'autoritarisme.

Propos recueillis par Stéphane Loignon.



L'historien israélien  
Yuval Noah Harari,  
44 ans et 25 millions  
de livres vendus

**Q**uand Donald Trump a annoncé, le 15 avril, qu'il suspendait le financement américain à l'Organisation mondiale de la santé (OMS), l'auteur des best-sellers *Sapiens* et *Homo deus* (parus en 2015 et 2017, chez Albin Michel), Yuval Noah Harari, consterné, a réagi le jour même. Depuis sa résidence à mi-chemin entre Jérusalem et Tel-Aviv, en Israël, où il vit confiné, l'historien de 44 ans a annoncé avoir fait don, avec son mari Itzik Yahav, d'un million de dollars (environ 900 000 euros) à cette agence des Nations Unies. Un geste de confiance dans la coopération internationale, qui constitue pour cet intellectuel la clé de la lutte contre l'épidémie, la crise économique et le changement climatique, comme il le détaille dans ce passionnant entretien.

**L'humanité fait face à l'une des pires épidémies qu'elle ait connues depuis un siècle. En quoi cette crise va-t-elle transformer notre monde ?**

**Yuval Noah Harari** Elle va modifier le système économique, la société, la politique. Les décisions prises dans les prochaines semaines vont façonner notre monde pour plusieurs années, peut-être pour des décennies. Mais ces changements ne sont pas prédéterminés. Prenons l'exemple du télétravail. L'expérience que nous vivons pourrait entraîner l'effondrement des syndicats et la détérioration des conditions de travail. En ce moment, les entreprises réquisitionnent, en quelque sorte, les domiciles de leurs employés sans payer ni loyer ni facture d'électricité, de ménage ou de téléphone. Mais ce n'est pas inévitable. Les gouvernements pourraient aussi exiger que l'employeur assume au moins une partie de ces dépenses.

**Et sur le plan international ?**

Les pays peuvent affronter cette épreuve en misant sur la coopération. Ou, à l'inverse, entrer en compétition les uns contre les autres. A ce stade, il est impossible de dire quelle direction nous emprunterons. La crise pourrait déboucher sur l'effondrement de l'Union européenne, si la solidarité entre les membres fait défaut. Ou, au contraire, sur le renforcement des liens entre ses Etats membres, au point de donner des regrets aux Britanniques. En tout cas, la détérioration des relations internationales n'arrêtera pas le virus. Nous avons besoin de coopérer, notamment en ce qui concerne l'équipement médical. Si les pays se battent entre eux pour obtenir des masques, des respirateurs, des tests, cela rendra leur production moins efficace, plus coûteuse, et le matériel n'ira pas à ceux qui en ont le plus besoin, mais au plus offrant. ●●●

●●● **Aux Etats-Unis, Donald Trump a suspendu toute immigration. La fermeture des frontières est-elle une bonne solution ?**

**Yuval Noah Harari** Dans une certaine mesure, oui. La mise en quarantaine, l'isolement sont nécessaires. Il ne s'agit pas seulement des frontières entre les pays. C'est un confinement au sein même des Etats. Mais il peut être mis en place dans la concertation. Les restrictions de circulation ne signifient pas que nous haïssons soudain nos voisins et arrêtons de nous-coordonner avec eux. Regardez ce qui se passe au sein des familles. Je suis confiné chez moi, mes sœurs le sont dans leur propre maison, ma mère dans la sienne. Nous ne pouvons plus nous voir, mais cela ne veut pas dire que nous ne nous apprécions plus, ne nous aidons plus. Au contraire, nous nous parlons plus que d'habitude et quand ce sera fini, nous pourrons nous revoir et mieux apprécier notre relation. Il en va de même avec les nations.

**La coopération est donc indispensable ?**

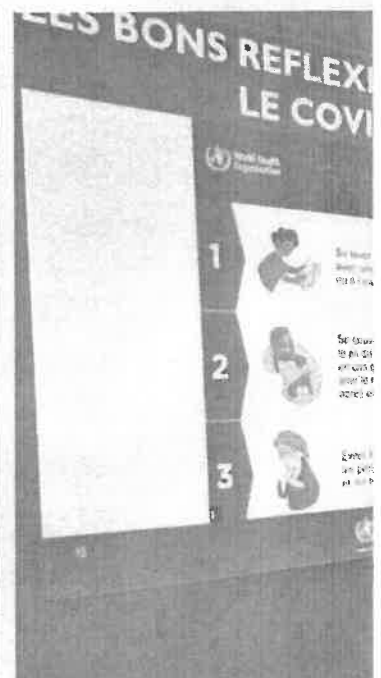
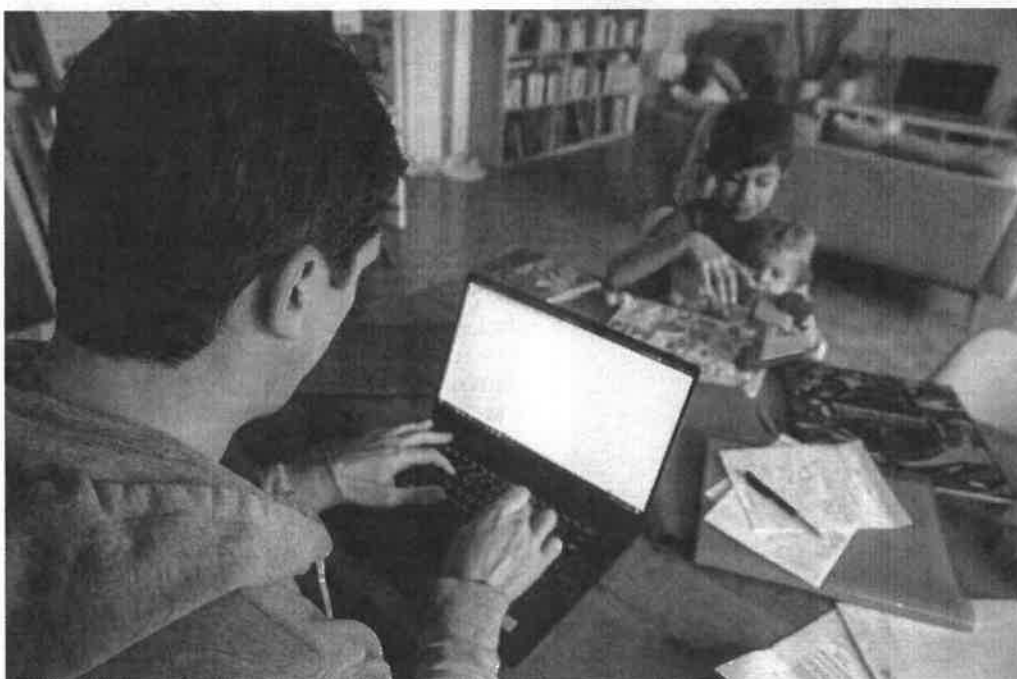
Oui, et l'information est le carburant de nos décisions. Car pour savoir quelles mesures adopter, il nous faut connaître ce qui se passe dans les autres pays. Sinon, nous répétons leurs erreurs. La France, qui prépare le retour au travail et à l'école, peut ainsi s'appuyer sur l'expérience d'autres Etats européens ou asiatiques, comme la Corée du Sud. Vous ne pouvez pas non plus comprendre la maladie sans vous servir des

**« L'information est le carburant de nos décisions: Il faut connaître ce qui se passe dans les autres pays pour savoir quelles mesures adopter »**

données récoltées dans le monde entier. Le développement d'un traitement, d'un vaccin, est le résultat d'apports multiples. Il est indispensable que les Etats se fassent confiance et acceptent de partager leurs découvertes. Moins la circulation de l'information est bonne, plus l'épidémie est difficile à combattre. Finalement, le véritable antidote n'est pas le repli sur soi, mais l'information.

**Nous dirigeons-nous vers un monde où les frontières seront désormais plus difficiles à franchir ?**

Une fois encore, cela dépend de nous. Si les pays se jettent mutuellement la pierre et se livrent une compétition sans merci pour obtenir les ressources nécessaires à la lutte contre l'épidémie, alors cela empoisonnera leurs relations et débouchera sur un monde plus hostile, où les frontières seront plus compliquées à traverser. Si, au contraire, nous faisons face à la crise



dans un esprit de solidarité globale en nous aidant, alors, quand celle-ci sera terminée, je crois qu'il y aura autant de voyages que par le passé. Et même plus. L'humanité a surmonté des épidémies bien plus violentes – la peste noire au Moyen Age, la grippe espagnole en 1918 et 1919 –, et elles n'ont pas stoppé la mondialisation. La solution n'est pas moins de mondialisation, mais une meilleure mondialisation.

**Durant cette crise, la plupart des Etats ont pourtant mis en place leurs propres plans sanitaires et économiques, sans concertation...**

C'est loin d'être idéal, j'en conviens. Le niveau de coopération internationale est plus faible que lors de la crise économique de 2008 ou du virus Ebola, en 2014. C'est le résultat de la dégradation du climat géopolitique de ces trois dernières années. Les Etats-Unis, qui jouaient auparavant le rôle de leader, y ont renoncé. Ils semblent ne poursuivre que leur propre intérêt et sapent tous les efforts de concertation. J'ai été consterné par la décision du président américain d'interrompre le financement accordé à l'OMS. C'est un très mauvais signal, qui rend plus difficile le fonctionnement de cette agence de l'ONU à la pointe du combat contre le coronavirus, et surtout qui dégrade la confiance qui lui est accordée. Celle-ci est vitale, car qui, à part l'OMS, est en mesure de fournir des informations sur l'état mondial de l'épidémie ? Les Etats-Unis

peuvent peut-être compter sur leurs propres sources, mais la plupart des autres nations, en Amérique du Sud, en Afrique, au Moyen-Orient, n'en ont pas les moyens. Elles ont besoin de se fier à l'OMS. Si celle-ci ne peut plus subvenir à ses besoins, si on ne lui fait plus confiance, nous allons au devant d'un désastre. C'est pourquoi mon mari et moi avons fait cette donation de 1 million de dollars et l'avons rendue publique. Bien sûr, cette institution, imparfaite, est soumise à des pressions politiques. Mais aucune organisation n'est exempte de défauts. Il est impossible de connecter 200 pays sans que la politique n'entre en jeu. Je me fie à son sérieux au point de lui faire ce don, et j'espère que le monde continuera à lui faire confiance.

**La coopération est-elle aussi la clé pour affronter la crise économique qui s'annonce ?**

Peut-être que des pays riches, comme les Etats-Unis, l'Allemagne ou la France, s'en sortiront, même s'ils auront des difficultés. Les Etats-Unis sont capables de mettre plus de 2 000 milliards de dollars sur la table pour sauver leur économie. Mais beaucoup, comme l'Equateur, le Pakistan ou le Nigeria, n'ont pas les ressources pour faire face à une telle crise. Sans un plan conçu au niveau international, ils risquent de s'effondrer complètement, avec pour conséquences des troubles politiques, une flambée de violence, des guerres capables de faire vaciller les échanges commerciaux, de créer des vagues migratoires et de déstabiliser le monde entier. Le gros problème, ce n'est pas le virus, c'est l'humanité et ses deux démons : la haine et l'avarice.

**C'est-à-dire ?**

Un peu partout dans le monde, on voit des gens rejeter la responsabilité de l'épidémie sur les étrangers et les minorités. Cela ne fait que renforcer les difficultés, et créer plus de conflits. En Inde, c'est la faute des musulmans. Au Proche-Orient, celle des Américains et des Israéliens. Aux Etats-Unis, celle des Chinois... L'avarice est le second grand danger qui nous guette. Au lieu de réagir à la crise avec générosité, en s'aidant mutuellement, certaines grandes entreprises y voient l'opportunité de faire d'immenses profits, ou de camoufler leurs erreurs passées. Depuis que les plans de soutien des gouvernements sont sur la table, je m'inquiète beaucoup de voir les cours de la Bourse grimper, alors que beaucoup de gens perdent leur emploi et que des petites sociétés font faillite. Il se passe quelque chose d'étrange. J'espère que toutes ces aides gouvernementales iront vraiment aux citoyens et n'enrichiront pas une poignée de grands groupes. ●●●



Le télétravail (à g.) pourrait se développer après cette crise. L'Organisation mondiale de la santé (à dr.) a aidé les pays en difficulté à lutter contre l'épidémie, comme ici aux Comores, en Afrique.



Le coronavirus a mis à l'arrêt les échanges internationaux et le trafic aérien, et a obligé de nombreux Etats à fermer leurs frontières. Une fois la crise contenue, les activités commerciales et humaines reprendront-elles comme avant ?

Le 9 avril, le ministre français de l'Economie Bruno Le Maire (photo) et ses homologues européens sont parvenus, après d'âpres discussions, à s'accorder sur un plan de soutien de près de 550 milliards d'euros. Un exemple de coopération réussie.



### ... Pour contrôler l'épidémie, faut-il accepter de renforcer les pouvoirs de surveillance des Etats, au risque de restreindre nos libertés ?

**Yuval Noah Harari** Je préfère que l'on fasse confiance aux citoyens et à leurs capacités de coopération plutôt que l'on érige des dictatures. Bien informée et motivée, une population est plus à même d'affronter cette crise que si elle est maintenue dans l'ignorance et contrôlée par la police. Prenez le lavage des mains : soit vous placez un policier et une caméra dans toutes les toilettes et punissez ceux qui ne se nettoient pas, soit vous apprenez aux écoliers l'existence des virus et des bactéries et la manière dont le savon peut nous en protéger. La motivation individuelle est bien plus efficace. La clé, là encore, est l'information. Si les gens ne croient pas aux infos qu'ils reçoivent, alors ils ne savent pas comment agir. Nous payons aujourd'hui très cher la défiance suscitée ces dernières années par les « fake news » et les discours politiques populistes, qui ont sapé la confiance envers la science et la presse. Avec l'épidémie, la plupart des gens semblent toutefois avoir compris la nécessité de faire confiance aux scientifiques. Même les leaders religieux. Les synagogues ont été fermées en Israël, tout comme les mosquées en Iran, et les églises ont demandé à leurs fidèles de rester chez eux à Pâques.

### Y a-t-il un risque que des régimes autoritaires utilisent les mesures de protection pour renforcer leur pouvoir ?

Quand les gens ont peur pour leur vie ou leurs moyens de subsistance, ils peuvent être tentés de s'en remettre à un leader puissant, qui prétend tout savoir et tout régler à condition qu'on lui en donne les moyens. En Hongrie ou au Cambodge, des dirigeants autoritaires essaient de profiter de l'épidémie pour acquérir les pleins pouvoirs. Certes, les dictateurs ont parfois la possibilité d'agir plus rapidement, car ils n'ont besoin de consulter personne. Mais s'ils prennent une décision erronée, ils rechignent en général à l'admettre et renvoient la faute sur les autres : les ennemis, les traîtres... Pour combattre ces derniers, ils exigent alors plus de pouvoir et s'enfoncent toujours plus vite dans la mauvaise direction. A l'inverse, dans les démocraties, où s'exprime une pluralité d'opinions et où l'équilibre des pouvoirs est garanti, il est bien plus facile de reconnaître une erreur et de changer de politique. A long terme, ce régime est plus efficace. De nombreux dirigeants autoritaires réclament des mesures d'exception en comparant la situation actuelle à une guerre. Mais ce n'est pas une guerre, c'est une crise sanitaire, d'une nature très différente. L'enjeu

n'est pas de combattre et de tuer, mais de soigner. Nous n'avons pas à donner aux forces de sécurité un rôle central dans cette crise. S'il faut mettre quelqu'un aux manettes, mieux vaut une infirmière qu'un général.

**En France, le gouvernement réfléchit à la création d'une application pour mobile qui suivrait les individus et détecterait s'ils ont croisé un malade du Covid-19. Faut-il y voir une menace pour notre liberté ?**

Tout dépend de sa nature exacte. Nous devons faire confiance à la technologie pour combattre l'épidémie, mais avec précaution, afin que nos libertés ne soient pas menacées. Certains prétendent qu'il faut choisir entre santé et respect de la vie privée. Beaucoup alors privilégieraient la santé. Mais cette présentation est faussée. Nous pouvons protéger les deux à la fois. Une telle application pourrait, par exemple, n'alerter que l'utilisateur qui a croisé une personne contaminée, sans que l'information ne soit envoyée à une autorité centrale. Le risque de surveillance est alors réduit. S'il faut tout de même qu'un organisme coordonne tout cela, alors il doit être uniquement consacré à la prévention de l'épidémie et ne transmettre l'information ni à la police, ni aux compagnies d'assurances,

**« Ce n'est pas une guerre, c'est une crise sanitaire. L'enjeu n'est pas de combattre et de tuer, mais de soigner »**

ni aux employeurs. Enfin, il faut garder à l'esprit un principe important : si, pour contrôler l'épidémie, vous renforcez la surveillance des individus, alors vous devez dans le même temps accroître celle du gouvernement et des grandes entreprises. Il faut pouvoir examiner, en particulier, la manière dont le gouvernement dépense les énormes sommes d'argent qu'il mobilise et s'assurer que ce soutien aidera vraiment les petites entreprises et les citoyens. Ainsi, nous maintiendrons l'équilibre des pouvoirs et éviterons d'emprunter le chemin de la dictature.

**Risquons-nous de céder des libertés que nous ne serons plus en mesure de récupérer ?**

Dans l'urgence, les gens ont tendance à accepter des mesures qui violent leurs droits ●●●



En Corée du Sud, une application permet de visualiser les lieux où un risque de contamination existe. En France, le recours au traçage est encore à l'étude.

●●● en pensant qu'elles seront temporaires et disparaîtront une fois la crise surmontée. Mais souvent, celles-ci perdurent. Aux Etats-Unis, de nombreuses dispositions introduites au lendemain du 11 septembre 2001 sont toujours en vigueur aujourd'hui. Même quand le nombre d'infections sera nul, les gouvernements pourront brandir la menace d'une seconde vague, ou celle d'une épidémie d'Ebola ou d'une autre grippe. Il y a toujours une nouvelle urgence à l'horizon, justifiant le maintien des mesures d'exception. Je ne dis pas que nous n'en avons pas besoin. Je peux en soutenir certaines. Mais en les adoptant, il faut être très vigilant et envisager les conséquences à long terme.

**Au terme de cette crise, plus de la moitié des êtres humains auront vécu confinés plusieurs semaines. Quelles sont les innovations et les habitudes qui perdureront ?**

**Yuval Noah Harari** C'est difficile à dire, tant les expériences menées sont nombreuses. Mais je pense que le télétravail se développera. Maintenant que nous avons vu que cela pouvait marcher, pourquoi ne pas essayer d'en conserver les avantages ? Idem pour les cours en ligne, qui se poursuivront pour certains. Néanmoins, je garde aussi l'espoir et la conviction que beaucoup de choses reviendront à la normale, dans le monde physique. A l'école, à l'université, il y a bien sûr des avantages à suivre des cours sur Internet. Mais ce qui compte le plus se déroule souvent à la pause, quand les élèves se rencontrent, jouent, échantent. C'est au moins aussi important que ce qui est dit en classe.

**Quel genre de société avons-nous l'opportunité de bâtir à l'issue de cette crise ?**

Une société plus juste, avec une meilleure répartition des richesses et du pouvoir, mais aussi une meilleure communauté mondiale, fondée sur la solidarité entre pays, sur l'idée que nous affrontons des dangers communs et qu'il est dans l'intérêt de tous de coopérer. Le cours actuel des événements nous amène dans la direction opposée, mais il n'est pas trop tard pour en changer. J'espère que cette crise, au lieu de renforcer la haine et l'avarice, accroîtra la solidarité et la générosité au sein des sociétés et entre elles. Il nous sera alors beaucoup plus facile d'affronter la crise sanitaire, mais aussi celles de l'économie et du climat. J'espère enfin que la confiance dans la science, renouvelée par cette épreuve, demeurera. Et que lorsque les scientifiques nous demanderont d'agir contre le réchauffement climatique, les gens suivront leurs conseils et les prendront autant au sérieux que durant l'épidémie de coronavirus. ■■■



Et l'histoire politique et sociale des derniers 200 ans est fortement liée



Diffusées sur Internet sous forme conférences TED (en haut) ou de Mooc (Massive Open Online Course, en bas), les leçons de Yuval Noah Harari font un carton, au point que le professeur a décidé d'en faire des livres.

# Une brève histoire de Yuval Noah Harari

Un jour, en Israël, un maître de conférences en histoire a l'idée d'utiliser certains de ses cours pour faire un livre. Avec succès. Son « *Sapiens* », sorti en 2011, s'est vendu à des millions d'exemplaires. Et à 44 ans, il est sollicité dans le monde entier.

Par Julien Solonel.

Le fan-club de Yuval Noah Harari compte des millions de membres, dont plusieurs VIP, comme l'ancien président américain Barack Obama, son compatriote Bill Gates, le fondateur de Microsoft, ou encore Emmanuel Macron, qui l'a reçu en 2017 pour un dîner privé à l'Élysée. Tous ont été captivés par *Sapiens, une brève histoire de l'humanité*, premier ouvrage du chercheur israélien de 44 ans, à l'origine d'un incroyable engouement. L'historien est même qualifié de « premier penseur mondial du XXI<sup>e</sup> siècle » par le magazine britannique *The Economist*.

Au moment de sa parution en France, en septembre 2015, son essai, qui retrace l'aventure de l'Homme de l'âge de pierre jusqu'au smartphone, est déjà un phénomène en Israël. Maître de conférences en histoire à l'université de Jérusalem, spécialiste de la guerre au Moyen Âge, Yuval Noah Harari « s'est porté volontaire pour donner un cours général sur l'évolution de l'humanité que réclamaient les étudiants », relate Anne Michel, son éditrice chez Albin Michel. Diffusées sur Internet sous forme de Mooc (Massive Open Online Course), les leçons de l'intellectuel mince à la voix douce sont bientôt suivies par 80 000 personnes. Un carton tel que le professeur Harari décide de les enrichir et d'en faire un livre. Le pavé de 500 pages, qui brosse 70 000 ans d'épopée humaine à un rythme passionnant, en mélangeant histoire, biologie, philosophie et économie est un modèle de vulgarisation intelligente. Il s'intéresse à des processus éminemment humains comme la création de l'agriculture ou de la monnaie, la diffusion de la religion, ou encore l'avènement de l'Etat nation, dans une langue directe et accessible. Plusieurs maisons d'édition refusent le manuscrit avant que l'éditeur israélien Kinneret le publie, en 2011, et vende les droits à travers le monde. Le succès est planétaire : en 2019, plus de 14,5 millions d'exemplaires du livre, traduit dans plus de 50 langues, avaient été écoulés. En France, Albin Michel revendique 780 000 ventes en avril 2020. Un chiffre exceptionnel, qui augmente à chaque nouvel ouvrage du prodige.

Dans *Homo deus, une brève histoire du futur*, paru en France en 2017, l'historien devient prophète. Après avoir interrogé le passé de notre espèce dans *Sapiens*, il dessine un futur dominé

par les algorithmes et la biotechnologie, où l'Homme pourrait perdre le contrôle de ses inventions. A l'époque, notre magazine avait organisé un débat entre l'intellectuel, adepte de la méditation, et l'astrophysicien canadien Hubert Reeves. « Harari est quelqu'un de très sympathique, ouvert à la critique et qui ne cherche pas à imposer ses idées, se souvient ce dernier. Sur le fond, le travail de synthèse de son premier livre est très intéressant, avec des idées innovantes. J'ai en revanche été déçu par le second, qui est un peu naïf et accorde trop de pouvoirs à l'intelligence artificielle et au big data, en négligeant le facteur humain. »

## Il rencontre Angela Merkel et Mark Zuckerberg

Les lecteurs, eux, répondent de nouveau présents. *Homo deus*, et *21 leçons pour le XXI<sup>e</sup> siècle* (2018), qui se penche, entre autres, sur le réchauffement climatique, sont des best-sellers, avec respectivement 320 000 et 230 000 exemplaires vendus rien qu'en France. Yuval Noah Harari devient plus qu'un auteur à succès. Ses publications et ses conférences mobilisent aujourd'hui « une équipe de douze personnes, qui travaillent à partir d'un bureau ensoleillé à Tel-Aviv, où un employé du Pérou cuisine des déjeuners végétariens pour tout le monde », décrit l'hebdomadaire américain *The New Yorker* dans le long portrait qu'il a consacré à l'écrivain en février. Adoubé par la Silicon Valley et le forum économique de Davos, dont il prononce le discours inaugural en 2018, puis en 2020, Yuval Noah Harari parcourt le globe pour rencontrer la chancelière allemande Angela Merkel, ou échanger avec le patron de Facebook Mark Zuckerberg, sur les grands enjeux du monde contemporain.

En 2019, le père de *Sapiens* a cofondé, avec son mari, Itzik Yahav (également son agent et son manager), Sapienship, une fondation dont la mission est de « clarifier la conversation mondiale, de concentrer l'attention sur les défis les plus importants et de soutenir la recherche de solutions », précise son site. Pour Anne Michel, « aujourd'hui, la voix de Yuval Noah Harari porte. Il cherche à aider à la construction d'un avenir meilleur, et propose une pensée différente ». Utile et nécessaire, face à la pandémie. ■